

Françoise
Verny

—

Le plus
beau métier
du monde



OLIVIER ORBAN

Françoise
Verny

Le plus
beau métier
du monde

8° Ln 27

56723

Le plus
beau métier
du monde

1878
A. F. S.

DL-1591990 5 x 100
2003-5-00010651-10

Françoise
Verny

—

Le plus
beau métier
du monde

François Millet-Joris

92

OLIVIER ORBAN

881

862163

DL-12091990-24605

Françoise
Vermy
-
Le plus
beau métier
du monde

© Olivier Orban, 1990
ISBN 2-85565-579-X



PREMIÈRE

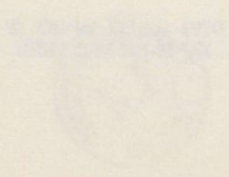
*A ceux qui ont disparu,
mon frère,
mon père,
ma mère,
le père Chenu,
Nicole Alexandre*

*A ceux qui restent,
mon fils,
ma sœur,
Françoise Mallet-Joris*

18-00000-0000

A ceux qui ont disparu
mon frère,
mon père,
ma mère,
le père Césaire,
Nicolas Bouchard

A ceux qui restent,
mon fils,
mon cousin,
François Malin-Jean



PREMIÈRE PARTIE

« Le début »... chercha le lieu.
« Je devrais essayer de le reprendre, maintenant
que le texte est achevé... »

Que de fois ai-je ainsi morigéné de jeunes ou moins
jeunes auteurs !

Et je me trouve aujourd'hui confronté au même pro-
blème. Mais, n'ayant pas la présomption de me présenter
comme un écrivain, j'ai résolu de commencer mon livre
le plus simplement du monde.

Je m'appelle...

PREMIÈRE PARTIE

UNE ENFANCE OCCUPÉE

« Le début ne va pas. Jamais il n'accrochera le lecteur. Tu devrais essayer de le reprendre, maintenant que le texte est achevé... »

Que de fois ai-je ainsi morigéné de jeunes ou moins jeunes auteurs!

Et je me trouve aujourd'hui confrontée au même problème. Mais, n'ayant pas la prétention de me présenter comme un écrivain, j'ai résolu de commencer mon livre le plus simplement du monde.

Je m'appelle...

Mes parents nous laissent, mon frère, ma sœur et moi, à Malesherbes (Eure-et-Loire), où le sculpteur Roger Delzant, notre grand-oncle, possède une grande maison. Ma mère reste à Paris, « équilibrée » à l'hôtel Terminus. Mon père, mobilisé, est envoyé à Toul pour rejoindre Paris, affecté à l'hôpital Richelieu. En avril 1940, mes parents nous ramènent dans la capitale pour me faire opérer de l'appendicite, puis nous accueillent avec une gouvernante dans un hôtel à Cham-

le plus simplement du monde.
comme un écrivain. J'ai résolu de commencer mon livre
blanc. Mais, n'ayant pas la prétention de me présenter
Et je me trouve aujourd'hui confronté au même pro-
jeunes auteurs!
Que de fois ai-je ainsi morigéné de jeunes ou moins
que le texte est achevé... »
leur. Tu devrais essayer de le reprendre, maintenant
> Le début ne va pas. Jamais il n'accrochera le lec-

Je m'appelle...

UNE ENFANCE OCCUPÉE

Je m'appelle Françoise Delthil, je suis née le 26 novembre 1928 à Neuilly-sur-Seine. Fille de deux médecins – un pédiatre, une ophtalmologiste –, aînée de trois enfants (mon frère Jean-Pierre est né en 1931, ma sœur Martine en 1937), je vis une enfance heureuse dans une famille unie. Pendant les vacances pascales de 1939, mon père nous emmène, Jean-Pierre et moi, visiter les champs de bataille de 1914-1918 : en nous montrant les horreurs de la guerre, il essaie de nous en détourner. Que n'a-t-il invité Hitler à nous rejoindre!

En septembre, quand l'Allemagne envahit la Pologne, et quand la France et la Grande-Bretagne s'engagent dans le conflit, j'ai l'âge de comprendre que les années de totale insouciance s'achèvent.

Mes parents nous laissent, mon frère, ma sœur et moi, à Moissac (Tarn-et-Garonne), où le sénateur Roger Delthil, notre grand-oncle, possédait une grande maison. Ma mère rentre à Paris, « réquisitionnée » à l'hôpital Tenon. Mon père, mobilisé, est envoyé à Toul avant de regagner Paris, affecté à l'hôpital Rothschild. En avril 1940, mes parents nous ramènent dans la capitale pour me faire opérer de l'appendicite, puis nous expédient avec une gouvernante dans un hôtel à Cham-

bord où ma mère vient nous chercher au moment de l'offensive allemande. Entassés à cinq dans sa petite voiture, nous découvrons les aléas de l'exode avant de retrouver, par hasard, papa du côté de Clermont-Ferrand. Nous finissons la drôle de guerre à Moissac, tous ensemble. Pendant l'été 1940, nous remontons à Paris... en zone occupée. J'éprouve un choc en voyant le premier drapeau à croix gammée, du côté de Saint-André-de-Cubzac, me semble-t-il.

Je n'ai perdu aucun proche pendant la guerre, ni crevé de faim ou de froid : mes parents se ravitaillaient grâce à la complaisance de leurs clients, dont un certain nombre, commerçants, propriétaires de terres à la campagne, payaient leurs honoraires en nature – rôtis, fromages, légumes. Nous avons passé des vacances dans de petits hôtels de la Nièvre et des Deux-Sèvres, d'où nous rapportions des jambons et des sacs de pommes de terre. Avec mon frère, nous dérobiaient des tranches de quatre-quarts cachés par ma mère dans un placard... par gourmandise, non par besoin.

Mes parents ont d'abord réagi à la défaite comme la quasi-totalité du peuple français. Ils ont placé leur confiance dans le maréchal Pétain, espérant qu'il saurait s'imposer aux Allemands et s'opposer à eux si nécessité s'en faisait sentir. Leurs réactions se modifièrent dès octobre 1940, avec les premières mesures antisémites.

Ma grand-mère maternelle, Suzanne Goldstein, était juive, mariée en secondes noces à un homme de lettres, juif lui aussi, René Wahl, dit Gabriel Timmory. Ma mère avait été élevée par eux en milieu juif.

Je considérais Gabriel Timmory comme mon grand-

père. Il m'aimait, plus que mon frère : j'avais hérité, disait-il, de son goût de la littérature, en oubliant que nous n'étions pas unis par les liens du sang. Il m'offrait des livres et m'emmenait au théâtre, au Châtelet notamment, où une pièce de lui, *Le Cultivateur de Chicago*, avait triomphé avant la guerre de 1914. Je lui dois la découverte de *L'Auberge du Cheval blanc*.

Juif, je ne savais pas trop ce que cela voulait dire. Mes grands-parents ignoraient toute pratique religieuse. Ma grand-mère était la fille d'un rabbin hollandais défroqué qui avait, racontait-on, considéré que Yahvé l'avait abandonné, lorsqu'il fut pris d'une envie de manger du porc le jour de Kippour — en vérité, il avait été profondément bouleversé par l'œuvre d'Ernest Renan. Quant à Gabriel Timmory, ancien élève de l'École normale supérieure, dreyfusard à son heure, il appartenait à la tradition laïque... comme mon père, tous deux fils de la III^e République, héritiers de Jules Ferry et d'Émile Zola.

Mais l'occupant, seul, tranchait. Mes grands-parents, déclarés juifs comme leur fils François Timmory, portèrent l'étoile jaune et, en 1942, durent fuir vers la zone sud : à la maison, se tenaient de grands conciliabules sur les prix et les mérites comparés des différents passeurs. Ils partirent pour Soumensac où je leur rendis visite, avec ma mère et mon frère, un an plus tard. Ils vivaient, sous un faux nom, dans une petite maison rustique louée par un fermier, et subsistaient grâce à l'argent que ma famille leur faisait parvenir.

Pour éviter que leur appartement ne fût réquisitionné, mes parents leur avaient fait signer un acte de vente antidaté et ils organisèrent le déménagement de leurs meubles avec la complicité d'un client de mon père, monsieur Tailleur, un déménageur connu. Dénoncés, par la concierge croit-on, ils furent convo-

qués à la Kommandantur située au coin du boulevard de Courcelles et du boulevard Malesherbes. Mon père, ma mère, mon frère et moi passâmes la nuit qui précédait le jour fatal à exposer à la lune l'acte de vente fictif pour lui donner une patine crédible... Fatigue bien inutile car la date se lisait en filigrane. L'officier allemand qui les reçut le lendemain les en avisa immédiatement. Courtois, indulgent, il humilia profondément mon père qui nous a raconté la scène dès son retour à la maison. Mis en confiance par l'officier, il avait expliqué qu'il ne comprenait pas l'attitude des Allemands à l'égard des juifs et qu'en France l'antisémitisme était mort depuis l'affaire Dreyfus. « Vraiment ? lui avait répondu l'officier en se levant et en ouvrant les portes d'un vaste placard rempli de papiers classés. Ce n'est là qu'une faible partie des lettres de dénonciation écrites par des Parisiens contre des juifs. La plupart sont anonymes. »

Mon père était blême en nous relatant la fin de l'entretien. Jamais il n'avait, de toute sa vie, ressenti une pareille honte. Je me suis serrée très fort, presque convulsivement, contre lui, saisie par le désir de tuer tous ces lâches criminels.

L'appartement ne fut pas réquisitionné, mais occupé par des amis de la famille. Je n'ai pas oublié pour autant l'horrible leçon.

Ma première grande amie était juive, elle aussi. Elle s'appelait Nicole Alexandre. Je l'ai connue à la fin de l'année 1940, au lycée Jules-Ferry, en classe de 5^e. Je la revois encore : plus grande et épaisse que moi, le corps un peu mou, des lunettes sur le nez, des taches de rousseur sur la peau, des cheveux châains en désordre, vêtue de ce tablier beige que le film de Diane Kurys, *Diabolo Menthe*, a rendu célèbre.

Juif par hérédité, dépourvu de toute conviction reli-

gieuse, le père de Nicole, ancien combattant de la guerre de 1914 (il boitait, des suites d'une blessure reçue au Front), avait confiance en Pétain. Ce dernier, d'après lui, ne pouvait trahir les juifs de France, notamment ceux qui l'avaient servi. Il refusa obstinément de quitter Paris, fut arrêté au début de 1942, expédié d'abord à Drancy avant d'être déporté (à Maïdanek, nous ne le sûmes qu'à la fin de 1945). Nicole, sa mère, sa tante et sa cousine – Simone Cahen – furent arrêtées en septembre 1942, dirigées elles aussi sur Drancy. Quelques mois plus tard, sa mère et elle disparurent à jamais. Sa cousine, protégée par le commandant français du camp Schmidt, ne put sauver que sa mère.

Quand je songe à ces destins, je me dis que le maréchal Pétain a commis un crime inexpiable en trompant de pauvres Français, si bons Français qu'ils en oublièrent leur appartenance à une communauté maudite par Hitler.

En 5^e, Nicole et moi ne médions absolument pas sur la question juive. Nous travaillions assidûment, moi surtout, sous l'influence de Marie-Jeanne Aucouturier, notre professeur de français-latin. Nous nous sou lions de lectures. Mon père m'avait initiée à Balzac en me donnant l'envie de lire *La Comédie humaine* comme un feuilleton, de retrouver Nucingen, Rastignac, Marsay... d'épisode en épisode. Mais nous ne méprisions pas *La Nymphé au cœur fidèle* de Margaret Kennedy, ou l'œuvre de Rosamond Lehmann. Nous dissertions sans fin sur nos vocations d'écrivains en déambulant de la rue de Naples où j'habitais, au square de Tocqueville où elle résidait.

En octobre 1941, nous abordâmes la classe de 4^e A (français, latin, grec) avec la même effervescence. J'ai passé beaucoup de temps, cette année-là, à provoquer notre professeur de français-latin-grec, mademoiselle

Vuillemier (plus tard madame Pariset), qui nous apparaissait comme le parangon du puritanisme. Je lui assenais mes lectures mal digérées, *La Vie de Jésus* de Renan par exemple. Je l'exaspérais par ma prétention, l'affirmation de ma supériorité sur mes camarades, Nicole et Andrée Guichard exceptées. Car nous étions fait une amie, Nicole et moi. Andrée, âgée de deux-trois ans de plus que nous, nous en imposait par sa blondeur adolescente, sa liberté de vie et ses succès auprès des garçons. Devant la porte du lycée, l'attendait souvent un jeune homme en uniforme, membre des Jeunesses populaires de France (liées à Doriot), dont la prestance nous charmait sans que nous discernions bien ses options, encore qu'Andrée prétendît s'occuper de rénovation nationale. J'ai revu Andrée, trente ans plus tard, sous le nom d'Hélène Mondoloni : toujours aussi blonde mais plus élégante qu'en sa prime jeunesse. Elle avait mené une existence tumultueuse et conservé son allant.

Nous explorions le champ des idées dans le désordre, sans prendre la mesure du réel. Par solidarité avec Nicole, cette année-là, je montais entre Villiers et Clichy dans le dernier wagon du métro, le seul auquel les juifs avaient accès. Et quand Nicole dut porter l'étoile jaune, nous tournâmes en dérision ce signe infamant en nous affublant d'étoiles jaunes « J3 » fabriquées par nous, comme le faisaient les « zazous » de l'époque. Nous étions inconscientes, en proie à ce qu'on appelle l'âge ingrat, révoltées. Toutes les trois, nous montâmes un « canular » ridicule à mademoiselle Vuillemier : nous lui envoyâmes une correspondance amoureuse au nom du vicomte de Morhange. Nous fûmes démasquées. La directrice du lycée prévint mes parents qu'elle ne voulait renvoyer ni Andrée – boursière –, ni Nicole – juive –, mais qu'elle m'expédiait dans un autre établissement.

Je passe mon été en exil, loin de ma famille, chez mon oncle Louis à Auxerre, en échangeant des lettres avec Nicole. Nous convenons que nous avons agi comme des sottes, et prenons la résolution de travailler sérieusement. En juillet, Nicole est bouclée chez elle par sa mère qui a peur. Privées de téléphone – mesure générale –, elles n'ont plus le droit de faire des courses qu'entre trois et quatre heures de l'après-midi. Et le 30 juillet, elle me rappelle que nous avons un rendez-vous symbolique : le 2 janvier 1950 nous déciderons définitivement de nos destins.

A la rentrée 1942, Nicole est arrêtée avec sa mère. De Drancy, elle m'adresse, le 27 février 1943, un dernier message. Elle m'entretient de ses lectures (*Nëne* d'Ernest Pérochon, *L'Idiot* de Dostoïevski), me prie de lui envoyer des romans, m'interroge sur ma famille, nos camarades, les pièces de théâtre à l'affiche et me charge de ses amitiés pour la librairie du lycée Jules-Ferry, madame Autageon.

Elle disparut. Où, nous ne le savons pas à l'époque et ne cherchons sans doute pas à le savoir. Après la guerre, j'appris qu'elle avait été gazée dès son arrivée au camp : sa mère avait été jugée trop faible pour travailler et elle avait refusé de se séparer d'elle.

Nicole, je ne l'ai jamais oubliée : elle est morte à quinze ans.

Je n'ai rien compris. Je n'ai toujours rien compris.

C'était la guerre. Elle nous semblait interminable. Absorbée par mes aventures « intellectuelles », je n'en suivais pas le déroulement avec une grande attention. Mais m'ont définitivement marquée les images de Stalingrad que je voyais, semaine après semaine, aux *Actualités françaises*. Une ville en ruine, des soldats allemands tentant de progresser maison par maison et

sans cesse repoussés : les *Actualités*, contrôlées par l'occupant, parlaient d'avancée héroïque sans pouvoir totalement dissimuler la réalité. L'armée allemande battue en brèche, comme tous les miens je m'en suis réjouie. Le maréchal Staline, ce n'était qu'un nom pour moi : il résonnait pourtant comme celui d'un vengeur. Je reprochais à mon père, à sa génération, notre défaite de 1940. Staline tournait notre vainqueur en dérision.

Staline... aujourd'hui encore, malgré l'horreur que m'inspirent ses crimes, une part de moi-même ne peut s'empêcher de l'associer à la revanche et à l'espoir de ce temps-là : Stalingrad.

En octobre 1942, j'entre au lycée Victor-Duruy, en classe de 3^e A. Très vite, je découvre une complice : Françoise Sigwalt. Elle a quinze ans, le visage d'une vierge flamande. Elle vit assez difficilement avec sa mère divorcée et ses deux frères dans un petit appartement de la rue Lesieur, près de l'avenue de la Grande-Armée. En face de la maison se trouve le cabinet du tristement célèbre docteur Petiot. En 1944 nous eûmes, toutes deux, l'impression d'avoir aperçu la fumée noire s'échapper de cet immeuble où s'étaient perpétrés tant de crimes et où avaient été brûlés tant de cadavres...

En 3^e, nous nous gorgions de lectures en tout genre. Notre grand choc : Nietzsche. *Ainsi parlait Zarathoustra* nous enchante. *Le Gai Savoir* nous éclaire. Nous nous projetons en « surhommes » dominant les médiocres qui nous entourent. Nous songeons sérieusement à nous inscrire au Goethe Institute pour apprendre la langue de notre grand homme sans admettre la récupération de Nietzsche par les nazis. Comme nos familles, nous haïssons l'occupant : mes parents sont hantés par le sort des juifs et la mère de Françoise vit avec un homme engagé dans la Résistance.

Et, pour séduire notre professeur de français, Marie-Jeanne Aucouturier, retrouvée à Victor-Duruy, nous entreprenons la traduction des *Dialogues des morts* de Lucien et d'*Électre* d'Euripide. Ce dernier choix nous a été inspiré par la lecture de *La Naissance de la tragédie*, de Nietzsche toujours...

En seconde, année 1943-1944, nous élargissons le champ de nos investigations, grâce à Irène Fernandez, une « grande » en classe de première, fille de Ramon Fernandez, écrivain compromis dans la collaboration intellectuelle (il écrit à la NRF et dans différents journaux autorisés). Irène, convertie au catholicisme, témoigne de sa foi avec une fureur hispanique. Elle nous incite à lire les Évangiles. La morale des esclaves, dénoncée par Nietzsche, a-t-elle quelque ressemblance avec l'enseignement du Christ prêchant l'Amour ? C'est en ces termes que nous nous posons la question en même temps que nous découvrons *Le Manifeste du Parti communiste* de Karl Marx.

Françoise avait un ami, Pierrot, plus âgé qu'elle de trois-quatre ans, qui venait parfois la chercher au lycée. Il militait dans les FTP (il allait mourir quelques mois plus tard avec la plus grande partie de la division du Colonel Fabien, au moment de la traversée du Rhin). A plusieurs reprises, il nous a confié des petites missions (des plis à porter) et surtout il nous a entretenues de sa grande espérance.

Deux gamines de quinze ans environ qui tentent l'escalade des plus hauts massifs de la pensée. Evidemment, la confusion régnait dans nos esprits, mais l'époque favorisait le bouillonnement intellectuel. Et nos familles, absorbées par leurs soucis, ne se préoccupaient guère de notre évolution intérieure.

Sans être un héros, mon père soignait clandestinement des blessés de la Résistance. Au début de 1944,

nous avons recueilli à la maison Micheline May, une jeune israélite de la famille de mon grand-père, qui a failli nous faire tous arrêter au moment de la Libération en tirant la langue à un officier allemand devant le Cercle militaire, place Saint-Augustin.

La défaite allemande ne faisait plus de doute depuis la reddition du maréchal Paulus à Stalingrad, et pour nous deux, comme pour beaucoup de nos contemporains, elle signifiait que nous devions penser un monde nouveau. Prétention exorbitante : fortes d'expériences essentiellement livresques, nous ignorions tout de l'univers que nous voulions transformer. Nous agitions des idées, allions applaudir le triomphe moral d'Antigone sur Créon : la pièce d'Anouilh nous faisait vibrer d'enthousiasme, plus que *Les Mouches* de Jean-Paul Sartre qui nous apparaissait défaitiste. Nous discussions beaucoup en nous faisant bien des illusions sur nous-mêmes, mais en ayant le souci généreux de sortir les hommes de leur médiocrité.

Vint l'été 1944. L'été de la Libération. Malgré l'interdiction de mes parents qui craignaient pour ma sécurité (le collaborateur Jean Herold Paquis avait été exécuté) et qui haïssaient l'homme, je me rends en juillet à l'enterrement de Ramon Fernandez, le père d'Irène, parce que père d'Irène. En l'église Saint-Germain-des-Prés presque vide, j'ai entrevu pour la première fois François Mauriac qui, courageusement, n'avait pas voulu abandonner Irène et Dominique, son frère, à l'heure où tous, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, reniaient le collaborateur. Le soir même, quand j'avouai – en famille – mon emploi du temps de la journée, avec une petite fierté je dois le dire, mon père entra dans une folle colère : Comment ? Je m'étais rendue aux obsèques de cette canaille vendue aux

Boches? « Mais c'était le père d'Irène et il était très gentil. » – « Parce que tu le connaissais! » – « Oui, il venait parfois chercher sa fille à la sortie du lycée et m'avait une fois emmenée avec elle prendre une grenadine au Villars, en face... » Mon père s'est étranglé de rage comme si Ramon Fernandez avait tenté de me pendre avec cette grenadine! Il m'aurait violée que sa fureur eût été la même!

Cela ne m'empêcha pas de vivre les émotions de la Libération de Paris : la peur de la destruction de la ville, le plaisir du départ des troupes allemandes, l'attente des armées alliées, l'effroi du dernier assaut ennemi contre les mairies reprises par les résistants. Les rumeurs s'intensifient. On ne sait rien de précis. Les Alliés arrivent par le Sud, on les a vus au Nord. Mon frère et moi, nous circulons à pied, à vélo, souvent avec notre père. Des drapeaux tricolores apparaissent aux fenêtres pour être enlevés aussitôt : les troupes allemandes sont encore présentes. Des FFI courent dans les rues, un brassard au bras, une arme à la main. Je participe à l'excitation collective. Et puis c'est la joie, la joie suprême : les troupes françaises, alliées, arrivent. Avec Micheline May et mon frère, nous nous précipitons à la Concorde, aux Champs-Élysées. Micheline embrasse autant de soldats qu'elle peut, français et étrangers, blancs et noirs. Je suis plus jeune et plus réservée mais tout aussi folle. Dans cette extrême confusion, nous apercevons de loin le général de Gaulle et le général Leclerc. Des nouvelles menaçantes se propagent : des « toitistes » réfugiés en haut des immeubles, soldats ou collabos en déroute, tireraient sur les passants (il y en eut quelques-uns, la crainte en a multiplié le nombre). Mais le bonheur est si grand qu'il submerge toutes les peurs.

De septembre 1940 à juillet 1944, pendant quatre ans, de la fenêtre de notre salle à manger j'ai vu, tous

les dimanches, à l'heure du déjeuner, défiler un détachement de l'armée allemande : les soldats descendaient le boulevard Malesherbes au pas de l'oie et au rythme de leurs fifrelins. Pendant quatre ans, j'ai admiré leur discipline. Pendant quatre ans, je l'ai haïe.

En août 1944, le boulevard Malesherbes m'appartient de nouveau.

En septembre 1944, je pars à bicyclette près de Sens avec mon ami Jacky Hinglais et sa mère Margot. Nos frères Jean-Pierre et Jean-Claude nous accompagnent. Nous avons décidé, Jacky et moi, de « potasser » pendant un mois et de passer la première partie du baccalauréat dès octobre en profitant des facilités extrêmes d'un examen sans oral. Nous sommes magnifiquement nourris – Margot Hinglais y veille – dans une petite auberge des bords de l'Yonne, nous travaillons et nous amusons beaucoup.

Au retour à Paris, je suis facilement reçue à l'examen avec une épreuve de français choisie pour la circonstance : « Quel est l'écrivain qui incarne, pour vous, l'esprit français ? » Manquant d'originalité, j'opte pour Voltaire qui me fait obtenir une excellente note.

En octobre, au lycée Victor-Duruy, en classe de philosophie, je retrouve Irène Fernandez. Françoise Sigwalt, en première, demeure cependant ma compagne la plus intime.

Nous sommes toutes deux « habitées », pourrait-on dire, par l'esprit de la Résistance. Nous ne cherchons pas à en connaître l'histoire. L'air du temps nous imprègne de sa mythologie ; *La Rose et le Réséda*, le poème d'Aragon : l'exécution du pauvre « prolo » Guy Moquet et celle du comte d'Estienne d'Orves symbolisent l'union du peuple de France contre l'occupant nazi. Et le Parti communiste – il se proclame le parti

des soixante-quinze mille fusillés – nous semble emporter la palme du martyr, comme, dans la victoire alliée, l'héroïsme du peuple soviétique est à mes yeux déterminant : en adhérant au Parti, quelques mois plus tard, je ne me réclamerai pas de Karl Marx, dont je n'ai qu'une approche très superficielle, mais de Staline, du Colonel Fabien, du jeune Pierrot, mort à ses côtés, et de Charles Tillon. Fermée à la théorie, ma tête est pleine d'images : le siège de Leningrad, la résistance de Stalingrad, l'extermination du maquis du Vercors.

Un grand élan romantique nous entraîne, Françoise et moi, vers les victimes, les héros ; leurs sacrifices ne peuvent avoir été vains. Nous avons le devoir – illusion très répandue dans la génération post-résistante – de construire un monde meilleur où régnera la justice : quelques mois plus tard, dans les colonnes du *Figaro*, Albert Camus défendra le primat de cette justice sur la charité dont François Mauriac se fera, lui, le chantre.

Il ne doit plus y avoir de laissés-pour-compte. Je prends conscience des inégalités sociales, au moins symboliquement, et m'enflamme pour les valeurs du monde ouvrier que Françoise Sigwalt, elle, connaissait, sa mère étant d'origine très modeste. Je devore *La Mère* de Maxime Gorki, l'histoire de cette Russe du début du siècle qui se libère de la misère en s'engageant, avec son fils, dans le combat révolutionnaire.

Probablement y avait-il chez moi une part de réaction contre mon milieu et ma famille, mais moindre qu'on ne pourrait le penser aujourd'hui : mes parents peu ou prou participaient à l'idéologie ambiante et ne se sont pas opposés à mon entrée au Parti communiste, même s'ils se moquaient un peu de moi quand je vendais *L'Humanité* à la sortie du métro Villiers.

En octobre-novembre 1944, Françoise et moi profes-

sions si fort au lycée l'esprit de Résistance que nous avons été désignées comme membres du comité d'épuration de l'établissement qui, grâce à Dieu et la sagesse revenant, se déclara incapable de prendre la moindre sanction.

Toutefois cet honneur me valut une invitation inattendue et flatteuse : madame Ella Sauvageot, une grande figure du catholicisme de gauche, qui avait avant la guerre fondé *Sept* puis *Temps présent*, et qui venait de lancer *La Vie catholique illustrée* avec Georges Hourdin et un dominicain, le père Boisselot, me demanda de venir la voir chez elle, rue de Babylone. Elle avait entendu parler de moi par ses filles, élèves au lycée, l'une, Jacqueline, en math-élem, l'autre, Lilla, en première. Elle s'intéressait à ce que pensaient les jeunes. Je lui tins un discours enflammé qu'elle écouta avec attention et chaleur. Je crus l'avoir convaincue ou plutôt convertie. Une dizaine d'années plus tard, elle me confiera qu'à notre première rencontre mon enthousiasme... tout juvénile, l'avait frappée.

Je suis entrée au PCF au tout début de l'année 1945, refusant obstinément de faire partie de l'UJRF (Union de la jeunesse républicaine de France). Je me suis inscrite à la section de l'arrondissement en me vieillissant de deux ans, décidée à militer à la cellule de la gare Saint-Lazare. Oui, j'ai succombé à la tentation « ouvriériste » comme devait me le reprocher avec véhémence Annie Besse (la future Annie Kriegel), responsable des intellectuels communistes, à mon entrée à l'École normale supérieure de jeunes filles en 1950.

Un soir, après une réunion de cellule, un jeune camarade me raccompagne chez moi, m'embrasse sur la bouche et m'avoue son désir de coucher avec moi. Encore adolescente et terriblement puritaine, je me

dégage brusquement et m'engouffre dans l'immeuble. De la nuit, je n'arrive pas à dormir « Je n'aurais pas dû dire non... J'ai agi comme une bourgeoise rejetant un prolétaire... » Le matin, au lycée, je me précipite sur Françoise Sigwalt pour lui faire part de ce grave débat. Et nous dissertons longuement.

L'histoire paraît risible aujourd'hui. A seize ans, je ne me sentais concernée ni par le sexe ni par l'amour, malgré quelques « flirts ». Je refusais toute coquetterie : ma mère a dû me forcer à porter une robe imprimée que m'avait offerte son client et ami le grand couturier Balenciaga. Seuls m'intéressaient l'Histoire, le mouvement des idées et la politique.

Je militais. Je recrutais, ou du moins je m'y employais. J'ai ainsi entraîné au PC deux amies, jumelles, Colette et Nicole Schnerb, âgées de dix-huit ans, qui y sont restées plus longtemps que moi. Mon père avait soigné les quatre enfants, Jacques (l'aîné), Colette, Nicole, Claude (la plus jeune) avant la guerre. Il s'était lié avec leur père, un grand joaillier juif, Marcel Schnerb, à qui il avait promis de veiller sur sa famille s'il lui arrivait malheur. Marcel Schnerb avait été arrêté et déporté. Son épouse, Yvonne, s'était réfugiée avec sa mère et ses filles dans le Midi, et son fils Jacques dans les Alpes, chez des paysans où des militaires l'avaient abattu.

Cette famille mutilée, angoissée (jusqu'en mai 1945 elle attendit le retour de Marcel, hélas, de plus en plus vaguement au fur et à mesure que nous parvenaient les informations sur le sort réel des juifs), avait retrouvé, à la Libération, le somptueux appartement du 26, avenue de Villiers qu'un « administrateur » de biens juifs, honnête et dévoué, avait sauvé. Deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, j'allais chez Colette et Nicole : nous philosophions, sous la houlette d'Henri Dreyfus Le Foyer, professeur de khâgne, le frère du meilleur

ami de ma mère. En mangeant des petits fours qu'Yvonne achetait, au marché noir, dans une excellente pâtisserie, « Les Délices », il nous entraînait aux dissertations et aux exposés, et nous parlions, je parlais de cette Révolution espérée – déjà réalisée en URSS.

Il ne faut pas sourire. Ces jeunes filles de la grande bourgeoisie juive, laminées par le malheur, appelaient sincèrement un monde nouveau. Elles allaient, d'ailleurs, dans les années suivantes, faire preuve d'un grand courage, comme leur mère qui se lança dans la vie professionnelle à quarante-cinq ans, alors qu'elle avait été, jusqu'en 1940, une jeune femme du monde comblée.

Car Marcel Schnerb ne revint pas. Nicole Alexandre non plus, que je n'avais pas oubliée. J'avais revu sa cousine germaine, Simone Cahen, qui avait pu rester au camp de Drancy, avec sa mère, jusqu'à la Libération. En mai-juin 1945, elle se livra à toutes les recherches possibles : la famille Alexandre avait disparu, lui semblait-il, au camp de Maïdanek, elles deux, la mère et la fille, à Auschwitz.

Mon père s'efforça de remplacer Marcel Schnerb auprès de ses filles. La dernière surtout, Claude, qui deviendra la journaliste Claude Aubry.

ENTRE JÉSUS ET MARX

C'est en cette année 1944-1945 que je rencontre, ou plutôt que nous rencontrons, Françoise et moi, le Christ. Je suis la condisciple, en classe de philosophie, d'Irène Fernandez, qui me captive par sa rigueur et ses dons intellectuels. Ensemble, parfois avec une camarade, Christiane Dreessens, nous nous lançons dans les champs de la pensée et de la foi.

Irène a un tempérament de grand inquisiteur que ses origines espagnoles, par Mexique interposé, expliquent peut-être en partie. Cette grande fille maigre et brune, mate de peau, dissimule de magnifiques yeux noirs sous de grosses lunettes et enferme de longs cheveux soyeux dans un chignon austère. D'elle, on remarque d'abord une mâchoire carrée qui lui confère un air de grande dureté. Elle vit dans le 15^e arrondissement chez sa mère, madame Chaumette, professeur de français au lycée Victor-Duruy, protestante d'origine, d'esprit laïc, avec son frère Dominique, plus jeune qu'elle d'un an. Et elle passe une grande partie de son temps chez sa grand-mère qui la considère comme l'héritière spirituelle d'un fils adoré. Dominique Fernandez, méprisé par son aïeule, suspecté par sa mère, supplanté par sa sœur, a failli être étouffé par trois femmes qui

l'aimaient pourtant à leur manière. A l'époque, je croise parfois ce très bel ange noir dans l'appartement, superbe et délabré, de sa grand-mère, quai de Bourbon. Un ou deux ans plus tard, j'apprendrai par Irène qu'il communique, en ferveur mystique, avec un certain Aliocha, et dans mon ignorance et ma naïveté d'alors, je ne songe absolument pas aux déchirements d'une homosexualité naissante.

Je vois Irène tous les jours au lycée et, fréquemment, elle m'invite chez sa grand-mère qui parvient, en dépit des restrictions, à nous offrir de bons goûters. J'y vais parfois seule, souvent j'y rencontre nos amies : « ma » Françoise ; Christiane Dreessens, une fille de milieu très modeste desservie par un visage ingrat, une grande timidité, qui cachent beaucoup de finesse et de dévouement ; Ria Fougounis, d'origine grecque, de formation cosmopolite, pétulante malgré une arthrose de la hanche, lumineuse d'intelligence et de passion, qui enseigne l'anglais dans une école libre (elle est plus âgée que nous). Irène, Christiane et Ria, toutes trois converties, vivent dans la mouvance des dominicains, ceux du couvent Saint-Jacques, rue de la Glacière. Leur maître plus que leur confesseur – terme déjà obsolète – est le père Avril, un Breton « bleu » de famille républicaine, agrégé de lettres, entré tardivement dans les ordres, à l'esprit libre et à la foi brûlante.

Dans ce cénacle, on ne discute pas de politique. J'y affirme cependant haut et clair mes engagements, que toutes respectent. Elles ressentent, Françoise et Christiane notamment, le désir de changer le monde même si elles hésitent à se lancer dans l'action. Mon appartenance au PC surprend souvent, elle ne scandalise pas. Le père Congar, dominicain, théologien célèbre, tout juste revenu de captivité, m'interroge longuement sur les raisons de mon adhésion : le parti des soixante-quinze mille fusillés, l'URSS, notre alliée dans l'écrase-

ment du nazisme... Longtemps subsistera l'idée que l'horreur nazie était la pire. Aujourd'hui encore, il m'arrive de penser que l'extermination scientifique à grande échelle des juifs d'Europe constitue le plus grand crime contre l'humanité, celui qui a mobilisé le génie de l'homme contre l'homme alors que la brutalité, la violence, les tortures relèvent de notre sauvagerie naturelle... Avec le temps, toutefois, j'ai perdu l'habitude de hiérarchiser le mal. La faute originelle, chacun de nous la commet chaque jour : nous répudions notre transcendance par suffisance, par orgueil et sommes tentés d'écraser l'autre, notre frère, comme Caïn a tué Abel.

Le Christ que je rencontre en 1944-1945, je sais qu'il existe. Vêtue de blanc, j'ai participé aux rites de la communion solennelle au printemps 1939, à l'église Saint-Augustin, après un an seulement de catéchisme. Ma mère ne voulait pas que je consacre trop de temps à l'enseignement religieux et m'avait fait donner des leçons particulières pendant l'été 1938 lors de vacances à Cabourg : l'abbé Leblanc, un prêtre de Caen, avait éveillé en moi un élan mystique qui suscitait les moqueries de ma mère et de son ami, le docteur Pierre Dreyfus Le Foyer. Les convenances imposaient ce sacrement aux filles de la bourgeoisie (mon frère en fut « dispensé »), mais cette cérémonie, certes émouvante, ne devait pas m'impliquer plus que de raison ni me détourner de mes études. D'ailleurs, ma soif de Dieu fut alors rapidement étanchée. Elle relevait d'un vague besoin d'absolu, fréquent chez les enfants, et je ne suis pas par nature portée au recueillement.

Quand je lis l'Évangile selon Matthieu en 1945, je découvre Celui qui donne sa signification aux combats que je veux mener. Il offre sa vie pour les hommes, fus-

tige les riches et les puissants, appelle les enfants et les pauvres. Cette vision sommaire en dépit de son exactitude m'enthousiasme. J'admets la conception marxiste de la religion-opium du peuple, et je vilipende l'Église du XIX^e siècle, complice de la bourgeoisie. Le Christ souffrant est du parti des damnés de la terre et le message évangélique exige une réconciliation de la classe ouvrière avec l'Église. J'assimile le combat politique et la foi religieuse. Exaltation de la classe ouvrière devenue le Christ souffrant. Reconnaissance du matérialisme marxiste qui permet des rapprochements politiques et rend impossible toute fusion. Je deviens communiste chrétienne ou chrétienne communiste comme beaucoup d'autres. Avec un grand dadais, Roger Dauvilliers, étudiant en sciences, et amoureux de Françoise Sigwalt, nous participerons, en 1946, au pèlerinage des étudiants à Chartres en proclamant notre double adhésion.

La croix et le drapeau rouge. Peut-être trouve-t-on dans mon petit groupe d'amies que je mets l'accent sur les valeurs de l'incarnation tandis que l'autre Françoise a, mieux que moi, le sens de la transcendance divine mais ma démarche mérite considération : que l'Église ait trahi son devoir ne fait de doute pour personne, même pas pour Irène Fernandez, pourtant attirée par les études théologiques plus que par les problèmes sociaux.

A Pâques 1945, nous partons à bicyclette pour Chambord, Françoise Sigwalt et moi, avec mon frère Jean-Pierre. Toutes les deux, nous cheminons dans l'immense parc, discutant, sans fin, de Marx, mal connu, et de Jésus, à peine entrevu. Françoise fait preuve de plus de rigueur et de patience que moi : elle s'est inscrite à l'Union de la jeunesse républicaine de France sans avoir forcé prématurément les portes du PC. Elle s'apprête sérieusement à un baptême qui aura

lieu le 4 octobre 1946. Moi, je vis dans l'euphorie des certitudes.

Après ma réussite à la seconde partie du baccalauréat, j'hésite sur la voie à suivre.

Françoise Sigwalt entre en classe de philosophie, Irène Fernandez en hypokhâgne pour préparer son intégration à l'École normale supérieure de Sèvres. Christiane Dreessens demande à être admise comme postulante dans un couvent de dominicaines.

Je n'ai pas, moi, d'idée arrêtée sur ma vocation. A l'automne 1945, déférant à la pression familiale, je décide d'entreprendre des études de médecine, m'inscris en année préparatoire, le PCB (physique-chimie-biologie), mais suis très vite rebutée par les sciences. Quelques mois plus tard, je me lance, sans plus de conviction, dans le droit, vite abandonné.

En réalité, en cette année 1945-1946, je milite au sein du Parti communiste. J'ai la fierté d'être élue par la section du 8^e arrondissement pour participer au comité fédéral (celui de la Ville de Paris) et on me propose d'entrer à l'école du Parti dont je deviendrai une des permanentes : foin des études ! Vive l'action politique !

Obligée d'obtenir l'autorisation de mes parents et craignant leur réprobation, je m'enfuis un matin à l'aube de l'appartement familial en laissant une lettre. Le soir, quand je rentre, le plus tard possible, mes parents me convoquent dans le bureau paternel. Ma mère, chef du service ophtalmologique de l'hôpital de Saint-Denis, a le matin même obtenu un rendez-vous avec le maire de la commune, Auguste Gillot, député communiste, et l'a menacé d'attaquer le Parti en détournement de mineure s'il n'intervenait pas immédiatement. Auguste Gillot a obtempéré.

Telle est, du moins, la version des faits que me livre ma mère. Je pense aussi que Gillot, excellent administrateur, tient à la bonne marche de l'hôpital.

En tout cas, il n'est plus question de l'école des cadres. J'en suis à la fois humiliée et furieuse : furieuse contre mes parents, humiliée par le Parti qui rejette le don de ma personne.

Mon zèle militant s'atténua un peu sans que mon sectarisme diminuât pour autant : à une réception donnée par Suzanne et Louis Vallon, alors directeur de l'Hôtel de la Monnaie (j'accompagnais mes parents), je fis scandale en refusant de serrer la main d'Arthur Koestler, l'auteur du *Zéro et l'infini*, qui obtenait un immense succès. J'avais lu ce roman, à la fin duquel le héros, un dirigeant communiste accusé de trahison, accepte de procéder à des aveux « spontanés » pour ne pas ternir l'image de la cause à laquelle il a voué son existence. Et je l'avais récusé. Cette version des procès de Moscou me semblait inspirée par la haine de l'Union soviétique. Au milieu de la foule des invités, je me détournai d'Arthur Koestler en déclarant à haute et intelligible voix que je n'aurais jamais de contact avec les vipères lubriques. Louis Vallon mit fin à l'incident en se moquant de mon outrecuidance.

« Vipère lubrique », au PC, nous usions et abusions de cette expression bizarre... Une vipère glissante, cela va de soi ; bestiale, cela va encore de soi... mais lubrique...

Ni Joseph Staline ni Maurice Thorez ne m'imposaient d'adopter une attitude aussi injurieuse... et grotesque. Nous n'obéissions pas à des consignes mais à des pulsions. Plus que des convictions staliniennes, se manifestaient des tempéraments staliniens qui ne se modifièrent pas quand les convictions changèrent : Annie Kriegel, dans la défense d'Israël et du sionisme, témoigne d'autant d'intolérance que jadis au service du

Parti. Grand inquisiteur on est, grand inquisiteur on demeure à vie. Je risquais d'être contaminée.

Cette année-là je poursuis ardemment ma quête de Dieu. Je prends contact avec un prêtre de l'église Saint-Augustin et, sur ses conseils, je me plonge dans *Le Catéchisme des incroyants* du révérend père Sertilanges, un énorme ouvrage en deux volumes rédigé en questions et réponses. Je dévore les écrits de Charles de Foucauld, ses lettres à Henri de Catries notamment, et me recueille dans la chapelle de l'église Saint-Augustin où il se confessait à l'abbé Huvelin. Mais c'est dans la famille dominicaine que je veux entrer pour y rejoindre Irène et Ria, « filles » du père Avril. Et saint Dominique (dont je lis la vie écrite par Lacordaire) me fascine plus que saint François d'Assise, son contemporain ; l'intellectuel plus que le *poverello*, le docteur plus que l'adorant. La foi éclairant la raison, la foi se vivant dans le monde, la foi enseignante... Je découvre, très superficiellement d'ailleurs, l'œuvre de saint Thomas d'Aquin. Je cherche donc un guide parmi les dominicains. Sans résultat : le père Avril n'a guère de temps à me consacrer, et le père Congar, en dépit – ou peut-être à cause – de son subtil savoir théologique, se déclare incapable de me conduire sur la double voie du christianisme et du communisme.

A Pâques 1946, Christiane Dreessens me rejoint à Chambord, en l'hôtel Saint-Michel. Elle n'a pas supporté la vie conventuelle à laquelle elle se croyait appelée. Nous marchons interminablement dans le parc en nous interrogeant sur ce que peut être un engagement chrétien dans le siècle, au milieu des déshérités.

L'année 1946 est marquée par une fête : le 4 octobre, jour de la Saint-François, Françoise Sigwalt reçoit le sacrement du baptême au couvent Saint-Jacques. Le

père Troadec, un jeune dominicain, officie avec un grand recueillement. Irène Fernandez est sa marraine, Roger Dauvilliers, son parrain. Cette cérémonie me bouleverse : elle m'apparaît comme l'aboutissement d'une quête menée sur plus de deux années.

Deux mois plus tôt, le 4 août, en la Saint-Dominique, j'ai assisté au prêche du très révérend père Chenu. Ria Foufounis m'avait entraînée près de Paris, au couvent du Saulchoir, où étaient, à l'époque, formés les novices. J'ai entendu le père Chenu, je l'ai vu, je l'ai aimé. Quarante-quatre ans après, je l'aime toujours. Mort en février dernier, à plus de quatre-vingt-quinze ans, il demeure la meilleure part de moi-même.

Le très révérend père Chenu (comme docteur en théologie, il a droit au « très ») a alors une cinquantaine d'années. Grand et élancé dans sa robe blanche, les cheveux gris, les yeux vifs cachés par des sourcils broussailleux, il m'accueille avec chaleur.

Entré tout jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, après de brillantes études de philosophie et de théologie, il s'était spécialisé dans l'histoire de la pensée aux XII^e et XIII^e siècles. Régent des études au Saulchoir, il avait, en 1937, publié un livre jugé scandaleux par la curie romaine, *Une École de théologie, le Saulchoir*, dans lequel il proposait la création d'une véritable université catholique, ouverte aux femmes comme aux hommes. Démis de ses fonctions, il continuait à enseigner, notamment à l'Institut catholique.

Avant la guerre, il s'était uni avec des chrétiens de « gauche », fondateurs de *Sept* puis de *Temps présent* : ces publications condamnées par le Vatican, animées par le désir de réconcilier l'Église avec le monde moderne, osèrent fustiger les crimes franquistes malgré la bénédiction du Saint-Siège. Ella Sauvageot, le père

Boisselot, dominicain lui aussi, François Mauriac, Hubert Beuve-Méry, Stanislas Fumet collaboraient à ces journaux. La mort, seule, défera les liens d'amitié qui s'étaient tissés entre Ella Sauvageot, le père Chenu, le père Boisselot et Hubert Beuve-Méry.

Homme de foi et d'amour, le père Chenu a l'esprit intrépide. Historien, il sait que les sociétés et les institutions évoluent. Il s'ingénie donc à dégager dans les événements du siècle leur part de relativité. Deux fois condamné par l'Église, en 1937 et en 1954 (avec les prêtres-ouvriers), il en a cerné les faiblesses et les pesanteurs, ce qui ne l'empêche pas de lui demeurer fondamentalement attaché. Il déplore qu'elle ait ignoré le monde du travail (dès 1940, il avait publié *Pour une spiritualité du travail*, ouvrage qu'il approfondit en 1955 avec *Pour une théologie du travail*).

Même s'il admet que Karl Marx a mis à juste titre l'accent sur l'économie, il rejette sa conception matérialiste de l'univers mais, dans mon adhésion au PC, il voit le signe d'une quête généreuse et juste. Quand en 1949 paraît le décret du Saint-Office excommuniant les communistes et par là même les chrétiens communistes (très nombreux alors en Italie, en Pologne et même en France), il m'invite à la sagesse en toute sympathie : « Je vous connais assez, m'écrit-il le 17 août 1949, pour deviner que vous avez été très émue par les décisions romaines, mais aussi, et en même temps, que vous êtes assez maîtresse de vous-même pour en mesurer la portée, en ordre de vérité comme en ordre tactique. Non seulement pour ne pas céder aux exploitations qui en furent faites (et auxquelles les chrétiens – peuple et autorités officielles – ont réagi vigoureusement), mais pour ordonner dans leur pureté, au milieu des contingences, les vérités et les valeurs absolues. L'Histoire donne patience et clairvoyance. »

Sans lui, je ne serais pas devenue chrétienne, je ne le

serais en tout cas pas demeurée. Sans lui, je n'aurais pas pénétré dans l'Église, convaincue que l'action politique allait changer le monde et non la foi ébranler les montagnes. Peu encline à la méditation et à la prière, je me serais précipitée vers tous les combats terrestres en perdant le chemin du ciel.

Il m'a enseigné la liberté de l'esprit : à l'instar de son maître saint Thomas d'Aquin, il unissait l'amour de Dieu à la soif de la vérité, il m'a encouragée à développer mes connaissances.

À l'automne 1946, je décide de me consacrer à la philosophie... et peut-être un jour à la théologie (la science de Dieu, quelle audace !). Je me rue à l'assaut de Marx et de Jésus. J'entre en hypokhâgne au lycée Fénelon.

Je passe la nuit de Noël 1946 au couvent Saint-Jacques avec Françoise Sigwalt : après la messe de minuit, le père Chenu nous a installées dans un oratoire, nous a apporté café au lait, tartines et couvertures pour nous aider à supporter de longues heures de veille et de prière.

De septembre 1946 à septembre 1949, date de mon arrivée à l'École normale supérieure de jeunes filles, j'ai vécu trois années parmi les plus intenses de ma vie.

Une hypokhâgne, deux khâgnes : de véritables classes de formation intellectuelle. J'y ai acquis d'innombrables richesses et une méthode de travail : comment opérer une synthèse et ramener l'inconnu au connu. J'ai aimé le grec et le latin, la littérature et l'histoire (même si j'ai souvent « séché » les cours de la pauvre mademoiselle Gall pour aller au cinéma, elle avait gardé de moi jusqu'à la fin de sa vie le souvenir d'une élève passionnée et passionnante). Et surtout je me suis enflammée pour la philosophie. Grâce en soit rendue à Maurice Savin, mon professeur de khâgne :

disciple d'Alain, il ne pratiquait pas un enseignement sèchement didactique, il commentait des textes, provoquait la réflexion sur un tableau, un concerto. Je lui dois notamment la découverte des *Mille et Une Nuits*, des *Chants de Maldoror* de Lautréamont. Et il m'a révélé (le terme religieux n'est pas trop fort) *L'Éthique* de Spinoza.

Spinoza : la folie de Dieu réincorporant le monde et l'homme. Spinoza : l'annonce de l'humanisme et du matérialisme moderne. Non pas le conciliateur de Jésus et de Marx mais le penseur qui allait attiser ma soif de Dieu et ma passion pour l'homme. Quelques années après, je centre mon diplôme d'études supérieures sur « l'humanisme de Spinoza ». Jugé excellent par Henri Gouhier, professeur à la Sorbonne. En vérité, j'ai toujours été plus brillante que profonde en philosophie : excitée par le choc des idées, enthousiasmée par l'ambition de ceux qui tentent d'embrasser une totalité, de saint Thomas d'Aquin à Hegel, de Descartes à Kant... Incapable d'élaborer un corpus de pensée. Ni créatrice, ni ordonnatrice, je suis plutôt éveillée, éveilleuse : « L'Homme éveillé », la formule d'Héraclite, m'a longtemps servi de devise. Fascinée par l'entreprise philosophique plus que philosophe moi-même.

Cependant, j'ai continué, pendant ces années-là, à vivre dans la mouvance politique et culturelle du Parti communiste. J'ai lu *Le Manifeste*, les écrits historiques, des extraits du *Capital*, un ou deux ouvrages d'Henri Lefebvre. Je peux discuter sans fin de l'influence des infrastructures économiques sur les superstructures idéologiques. Je me borne à cette version méthodologique du marxisme sans ignorer le matérialisme dialectique, fondement de la théorie, mais sans réfléchir véritablement au problème.

Le père Desroches, un dominicain proche dans l'action des communistes, tente, dans *Signification du marxisme* paru alors, d'examiner si le marxisme peut se dissocier du matérialisme. L'ouvrage est condamné par Rome et l'auteur demande sa réduction à l'état laïc. Moi, comme l'immense majorité des chrétiens de gauche de France, d'Italie ou de Pologne, j'use, en toute bonne foi, de quelques principes opérationnels qui me permettent d'évoluer à l'aise au sein du PC. D'ailleurs, nous n'avons pas de temps à consacrer aux querelles idéologiques, même fondées. Nous vivons en pleine guerre froide (chaque jour un conflit mondial risque d'éclater). Comme les autres, ayant choisi mon camp, celui des forces de paix et de progrès durement attaquées par l'impérialisme américain, je rejette toute critique du PC et de l'URSS. Quand Kravchenko publie l'ouvrage fameux *J'ai choisi la liberté* dans lequel il dénonce les crimes de Staline – meurtres et déportations –, il m'apparaît vraiment comme un écrivain « stipendié » et pendant le procès, qui de janvier à avril 1949 oppose l'auteur et *Le Figaro* à Claude Morgan et aux *Lettres françaises*, accusées de diffamation, je ne suis effleurée par aucun doute.

L'existence de camps de travail en Sibérie me semble avoir pour fin l'édification d'un monde nouveau, et non l'extermination des opposants. Je suis très imprégnée par la lecture d'un roman d'Ostrovski, *Et l'acier fut trempé*, qui évoque la rude épopée des constructeurs de chemins de fer soviétiques. J'ai dévoré *Les Chemins de la vie*, souffert avec les enfants misérables, errant à travers d'immenses territoires après 1917. L'URSS s'est forgée à travers les difficultés et les drames, se heurtant à l'hostilité du monde entier. Nation martyre – la Seconde Guerre mondiale lui a coûté dix-sept millions de morts –, elle doit faire face aux tâches immenses de la reconstruction et le monde dit libre, États-Unis en tête,

s'acharne après elle. Nous ne croyons pas en un paradis soviétique, nous défendons un peuple ami, victime et vainqueur de l'Allemagne nazie, injustement traité et maltraité. Nous sommes aveuglés par nos bons sentiments comme nos adversaires par leur hostilité, mais nous péchons plus gravement encore contre l'esprit en refusant de voir. Si impurs que fussent ses motifs, la haine a été plus lucide que l'amour.

En hypokhâgne et en khâgne, une camarade de combat devient une amie : Suzanne Baulieu. Issue d'une grande famille juive (son père, décédé, professeur à la faculté de médecine, avait changé Blum en Baulieu au début de la guerre), elle vit à Neuilly avec sa mère, son frère aîné Étienne (aujourd'hui célèbre chercheur) et sa jeune sœur Françoise (qui entreprend des études de médecine avec mon frère Jean-Pierre). « Les trois Baulieu », inscrits au PC, y resteront longtemps. « Ma » Suzanne ressemble aux intellectuelles russes préparant la révolution bolchevique : grande, maigre, brune, avec un visage intelligent caché par de grosses lunettes, elle a l'esprit ferme et la voix douce. Elle étudie, elle, le marxisme sérieusement. Elle va d'ailleurs délaissier la philosophie pour l'économie et occupera une chaire à la faculté de Nanterre sous son nom de femme mariée, Suzanne de Brunhoff. Et elle milite tout aussi sérieusement dans les organisations de masse : monitrice d'un groupe de « Vaillants » (les scouts du PC), elle m'entraîne, le jeudi, pendant plusieurs mois, dans des sorties récréatives et pédagogiques. N'ayant pas l'âme d'une cheftaine, même si Maurice Thorez remplace Lord Baden-Powell, je renonce rapidement à cette activité.

Manque de discipline, manque de dévouement. Je ne consacre sans doute pas toutes mes forces au PC. Je subis très fortement son empreinte politique, culturelle et idéologique, mais je rejette ce qu'il rejette plus que

j'adopte ce qu'il adopte. Je ne me donne pas à lui, je combats et je repousse ses ennemis. Choisisant d'ignorer la psychanalyse, classée définitivement comme une science bourgeoise, je m'indigne contre ce que j'appelle la « diversion féministe », quand, en 1949, paraît *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. Il faut défendre les opprimés, hommes et femmes, et non isoler la cause de ces dernières : je ne me sens, je ne me veux pas femme d'abord. Puritaine comme les communistes de l'époque, je méconnaiss toutes les questions relatives au sexe. Comme eux, je n'envisage que des inégalités économiques et politiques.

Aujourd'hui encore j'ai de la peine à me considérer comme une femme d'abord. Le préjugé a persisté comme j'ai tenté récemment de l'expliquer à Antoinette Fouque, qui dirige les Éditions Des femmes.

Le PC, lieu de refus, de révoltes qui s'imposent à moi comme à tant d'autres... La lumière, elle, me vient d'ailleurs. Chrétienne, catholique peu pratiquante, j'écoute la voix du père Chenu qui m'encourage à cheminer vers Dieu avec patience, humour, « avec la désinvolture d'une belle liberté intérieure ». Je ne prie guère, j'oublie dans le cours de mon existence Celui auquel je crois, mais je sais que là où il y a amour, il y a vérité. Je dirais volontiers comme Stravogouine dans *Les Possédés*, que je ne peux me débarrasser de Lui, même si je me révèle incapable de suivre son enseignement.

En juillet 1949, admission à l'École normale supérieure de Sèvres. Le jury de philosophie, présidé par Gaston Bachelard, m'a donné une excellente note.

J'ai gardé des liens avec l'École normale supérieure de Sèvres jusqu'en juillet 1955 (quatre ans, plus une année de prolongation et une autre d'externat libre), sans jamais vivre boulevard Jourdan : pendant les deux

premières années, j'y ai disposé d'une chambre à laquelle j'ai renoncé ensuite. Je me sentais plus à l'aise dans le petit appartement aménagé sous les toits au-dessus de celui de mes parents : réservé à mon frère et à moi, il devint ma propriété exclusive en 1951, à la mort de ce dernier.

A dire vrai, je n'aime pas l'atmosphère confinée de l'École. Toutes ces filles, venues de province pour la plupart, entretiennent un climat de jalousie et de médisance, tout en se vantant de leurs conquêtes « extérieures », celle des garçons notamment. L'existence dans une communauté de femmes m'a toujours paru intolérable : Thérèse de Lisieux méritait d'être canonisée, ne serait-ce que pour avoir résisté à la petitesse de ses compagnes de couvent.

Et pourtant, j'ai la chance d'y faire d'étonnantes rencontres. La directrice de l'école, Lucie Prenant, philosophe, spécialiste de Leibniz, devient vite une complice, puis une amie. Mariée à Marcel Prenant, ancien dirigeant des Francs-tireurs et partisans, membre du comité central du PCF, elle fraye dans les eaux du Parti sans y avoir adhéré, par éclectisme philosophique. Hurluberlue, tolérante, elle a assoupli le règlement de l'école, établi par son prédécesseur, Eugénie Cotton, une communiste pure et dure, donc puritaine, qui interdisait toute intrusion du sexe mâle : désormais les « fiancés » (terme vague) et les « tapirs » (élèves de leçons particulières) peuvent pénétrer dans les chambres des sévriennes. Elle accueille le poète Paul Éluard comme l'abbé Depierre, de la mission de Paris, avec la complicité de l'aumônier, le père Daniélou, alors très progressiste de cœur. Elle dispense aux philosophes (dont moi) un cours sur Leibniz, aussi érudit que confus, aussi intelligent qu'ennuyeux.

Je lui rends souvent visite dans son appartement de la rue Toullier. En 1950, j'entends Marcel Prenant

vitupérer Lyssenko et l'Académie des sciences de l'URSS : comme biologiste, il ne peut admettre la thèse de l'agronome promettant de fabuleuses récoltes de blé à son pays, au nom d'une prétendue hérédité des caractères acquis. Le militant n'a pas tué le savant en lui. Il proteste publiquement. M'étonnant devant lui de ce qui me semble une prise de position antisoviétique, il me répond : « Ma pauvre Françoise, l'URSS a aussi ses cons. »

C'est à Sèvres aussi que j'approche le philosophe Jean-Toussaint Desanti, dit Touki. Marié à Dominique, journaliste à *L'Humanité*, communiste lui-même, souvent sectaire sur le fond, il n'a pas le « tempérament » stalinien de sa femme. Il se purlèche les babines, comme un chat, en nous lisant à haute voix Aristote en grec et m'émerveille par sa présentation de Spinoza, ancêtre du matérialisme dialectique.

Grâce à Christine Ricci, ma condisciple à Sèvres, qui m'introduit auprès de lui, je rencontre Louis Althusser, « caïman » (répétiteur) de philosophie rue d'Ulm. Dans sa « turne » encombrée de papiers, vêtu de sa robe de chambre, chaussé de pantoufles, il me laisse parler de ma double expérience de chrétienne et de communiste. Très influencé par le catholicisme dans sa jeunesse, il me manifeste une grande attention. Je le revois plusieurs fois, plus impressionnée par son grand front pensif que par sa parole. D'ailleurs, je ne cherche qu'un interlocuteur capable de me comprendre et de me permettre de m'éclairer sur moi-même. Celui dont l'enseignement a marqué des générations de normaliens me semble un séducteur à la Gérard Philipe. Comme toutes les filles qui l'approchent, je m'éprends de lui, je voudrais que ce charmeur me trouve quelque attrait. J'apprends qu'il a une femme dans sa vie, Hélène. Déçue, je n'insiste pas longtemps. Je n'ai jamais suivi ses cours.

Je ne reconnais qu'un maître, Gaston Bachelard, que j'écoute à la Sorbonne et surtout que j'ai la chance de voir librement dans le petit appartement de la rue de la Montagne-Sainte-Genève qu'il partage avec sa fille Suzanne, ma « caïmane » à l'école. Il me reçoit dans sa chambre-bureau croulant sous les livres, l'hiver emmitoufflé dans un châle. Là, aucun enseignement : il me parle d'un poème qu'il vient de lire, d'un texte de Descartes, évoque sa jeunesse d'instituteur, sa Bourgogne tant aimée. Il me prête l'oreille, à moi, qui suis secouée par toutes les fièvres du temps, exprimant de la sympathie pour la quête que je poursuis et une certaine distance vis-à-vis des causes que je sers.

Philosophe, je ne le suis pas et ne le serai jamais malgré ma curiosité intellectuelle, ma passion pour Spinoza, la reconnaissance d'Henri Gouhier et de Gaston Bachelard (aujourd'hui, je crois l'avoir plus amusé qu'impressionné). Happée sans cesse par l'actualité, je ne me concentre pas durablement et ne m'absorbe pas dans la méditation, encore moins dans la recherche. Néanmoins je respecte et j'aime la philosophie qu'incarne pour moi cet esprit ouvert et créateur, logicien et poète.

Je participe toujours au combat politique. Communiste, en 1950 je fais signer l'appel de Stockholm en faveur de la paix. Le 28 mai 1952 je proteste vigoureusement, avec une foule immense, contre la présence américaine symbolisée par la venue en France du général Ridgway : « Ridgway go home. » Le procès des époux Rosenberg, accusés d'espionnage et exécutés début 1953, m'horrifie. Je me passionne pour le cas d'Henri Martin, ce sous-officier communiste, qui a refusé d'aller combattre en Indochine.

Mais au sein du PC je ressens comme un malaise. Quand j'arrive à l'École à l'automne 1949, je suis convoquée par Annie Becker (elle va devenir Annie

Besse par son mariage avec Guy Besse, puis plus tard, Annie Kriegel). Ancienne élève de Sèvres, responsable des intellectuels communistes, elle m'ordonne de rejoindre la cellule de l'École. Je lui obéis très mollement, assiste à quelques réunions boulevard Jourdan, et prends conscience qu'il est beaucoup plus difficile de vivre ma double appartenance à l'Église et au PC au milieu d'intellectuels que dans un quartier où seul compte mon rôle militant.

La situation s'aggrave quand Annie, ignorant superbement mes problèmes, me nomme membre d'un comité idéologique. Deux séances suffisent à m'édifier : l'une a pour objet d'interrompre (aux éditions du Parti) la publication d'un traité du marxisme d'Henri Lefebvre, ce dernier ayant commis la faute « idéaliste » de commencer par une logique ; dans l'autre est préconisée l'exclusion de Marc Soriano, le spécialiste des contes de Perrault, pour homosexualité (le PC craint que les homosexuels, placés dans des situations embarrassantes, deviennent facilement des auxiliaires de la police). Pissotière et politique... Je ne supporte par l'intolérance, le fanatisme qui s'expriment là et nul ne peut me convaincre du bien-fondé idéologique de ces mesures puisque je ne suis pas marxiste. Je quitte donc ce fameux comité.

En mars 1953, Staline meurt. Jamais, par la suite, je n'éprouverai un choc politique aussi violent. Je descends du métro Maubert dans l'après-midi, j'ai rendez-vous avec Gaston Bachelard, et je découvre *France-Soir* : une énorme manchette annonce l'événement. Je me précipite sur le journal, refusant d'en croire mes yeux. Hélas, la nouvelle est officielle. Quand Gaston Bachelard m'ouvre, je fonds en larmes. « Staline est mort. » Il me fait entrer, asseoir. Je lui « déballe » (il n'y a pas d'autre terme) toute l'histoire : l'héroïque résistance du peuple soviétique, Stalingrad, l'angoisse

et l'espérance, ma haine des Allemands, la disparition de Nicole, mon entrée au parti des soixante-quinze mille fusillés... Il m'écoute, me calme. Il me garde longtemps auprès de lui et me mitonne une merveilleuse omelette aux champignons.

La mort de Staline détermine un point de rupture affective et symbolique. Plus de huit ans auparavant, serais-je entrée au Parti si je n'y avais été portée par mon admiration et ma reconnaissance ?

Et 1953 voit la fin de la guerre froide, du moins dans sa phase aiguë. L'armistice est signé en Corée. L'état se desserre. Il ne me semble plus nécessaire d'appartenir au PC pour combattre l'anticommunisme. Je ne démissionne pas. Je ne reprends pas ma carte début 1954. La section du 8^e arrondissement m'envoie un émissaire. Je paie ma cotisation mais je ne militerai plus jamais au Parti.

D'ailleurs, depuis quelque temps déjà, j'appartiens de cœur plus à la famille progressiste qu'à la famille communiste.

La mort de mon frère, en janvier 1951, m'a rapprochée de l'essentiel. Jean-Pierre n'a pas vingt ans quand la grippe l'emporte, en quelques jours.

Ce grand garçon à la démarche élégante ne me ressemble guère malgré des cheveux châains comme les miens, avec son visage aux traits réguliers et ses petits yeux marron. Il tient de ma famille maternelle tandis que je m'apparente aux Delthil. Ce compagnon d'enfance et d'adolescence (deux ans seulement nous séparent), moins brillant que moi, déploie toutes les ressources du cœur. Peu enclin aux débats intellectuels, il possède de réels dons artistiques et crayonne sans cesse des croquis de mode. Il a commencé ses études de médecine pour complaire à mes parents tout en rêvant

d'une carrière dans la haute couture. Amoureux de sa condisciple, Françoise Baulieu, la sœur de mon amie Suzanne, une superbe brune aux yeux bleus, il se mêle à nos combats pour la paix avec conviction (au cours d'une manifestation, il se fait même casser son « joli petit nez » par un « flic ») bien qu'il répugne aux discours militants. D'une générosité exceptionnelle, il m'admire sans complexes et m'aime sans réserve. Je l'adore mais, absorbée par ailleurs, je ne m'occupe plus guère de lui. Quand, l'avant-veille de son décès, épuisé par la fièvre, il me supplie de ne pas rester à son chevet et d'aller retrouver mes amis au bal de l'École normale supérieure, je sors de sa chambre pour pleurer dans la salle de bains voisine : je me sens indigné d'une telle attention, d'une telle affection.

Cette fin brutale plonge ma famille dans le désespoir. Ma mère, passionnément attachée à son fils unique, devient comme folle. Mon père souffre de s'être révélé impuissant face à la maladie. Ma jeune sœur, Martine, âgée de treize ans seulement, ne parvient pas à affronter son chagrin. Je lance un appel au père Chenu, qui me répond aussitôt : « Je pense que c'est vous qui, dans la douleur familiale, avez lumière et solidité pour donner à tous le courage nécessaire. » Grâce à lui et avec lui, je trouve dans le Christ non pas une consolation, mais une force, celle qui aide les miens à survivre. En les assistant, je me soutiens moi-même dans l'Amour. Je crois, j'affirme que mon frère demeure parmi nous, dans l'éternité déjà à l'œuvre ici-bas.

Chrétienne, j'ai approché l'espérance, je n'ai pas perdu l'espoir en un monde plus juste. Je fais partie des chrétiens de gauche, des chrétiens progressistes, comme mon amie Françoise Sigwalt qui épouse Albert-Paul Lentin, journaliste à *Libération* – le premier *Libération*



Le milieu des Lettres lui prête tous les pouvoirs : elle peut faire ou défaire les carrières, inventer les auteurs, découvrir les talents. On parle d'elle comme d'une prêtresse ou d'une diva.

Au fil des années, Françoise Verny s'est taillé une réputation à la mesure des paradoxes de son personnage, elle qui, dans sa jeunesse, a conjugué le militantisme communiste et une foi catholique fervente. On la redoute. On l'aime passionnément. Elle fascine. Elle inquiète. Elle a tout connu, tout fait, ou presque. Côté les monstres sacrés d'hier : François Mauriac, André Malraux, Louis Aragon,

Simone de Beauvoir, Maurice Clavel. Accouché les célébrités d'aujourd'hui : Françoise Sagan, Lucien Bodard, Françoise Mallet-Joris, Bernard-Henri Lévy, André Glucksmann, François de Closets, Yann Queffelec, Alexandre Jardin... Elle a participé aux grandes manœuvres des "Prix". Lancé la "nouvelle philosophie". Nul ne maîtrise mieux qu'elle les rouages de la réussite, les arcanes d'un monde magique et mystérieux où les affres de la création se marient sans cesse aux faiblesses humaines.

Vingt-cinq ans de vie intellectuelle française défilent à travers les pages de ces Mémoires. Un univers décrit avec tendresse et fermeté. Où le portrait acéré côtoie l'anecdote savoureuse. Du comité de lecture de Grasset à celui de Gallimard, des soirées chaleureuses autour d'un prix Goncourt aux relations glacées avec Simone de Beauvoir, se découvrent les coulisses de la comédie littéraire.

L'édition, le plus beau métier du monde, est peut-être le dernier refuge du rêve.

52919.8

ISBN 2-85565-579-X



9 782855 655796

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

